

d'Allemagne et d'Italie. Ces idées que plus tard les maîtres de la Réforme essayeront de réunir sous la forme de ces multiples *confessions*, elles existent déjà, plus ou moins conscientes dans bien des âmes. Ceux même qui, plus tard, les repousseront quand ils en comprendront mieux les conséquences, les épousent d'abord parce qu'elles sont encore un peu floues, et qu'elles se donnent comme une réaction contre des désordres précis dans les mœurs ou contre de lamentables et trop réelles déformations de la véritable doctrine catholique. D'où la nécessité pour l'historien, en face de chaque cas, d'essayer, souvent avec des documents rares et incomplets, de deviner l'évolution qui a eu lieu dans l'esprit de son sujet. Quand on examine, par exemple, les ouvrages de Rabelais, dont la publication reste une des gloires de nos vieux maîtres imprimeurs, force reste d'avouer que la foi religieuse de leur auteur serait bien difficile à préciser. Est-ce un parfait sceptique qui rit de tout et ne croit à rien ? Est-ce un réformateur haineux qui voile sous l'ironie ses critiques acerbes ? Est-ce simplement un chrétien tiède qui, ayant établi une sorte de cloison étanche entre la foi qu'il a encore et son esprit, obéit simplement au désir d'écrire sur un thème emprunté au moyen âge une vaste bouffonnerie dans laquelle il fait montre de ses rares qualités d'humaniste ? Qui le décidera, avec des arguments qui ne laissent plus aucune place à la critique ? Ce problème, c'est au fond celui de l'accueil fait par nos humanistes aux idées venues de Genève et des bords du Rhin, de même que discutent les bibliophiles sur ce qu'ont de « spécifiquement » lyonnais nos premiers incunables ornés de si curieuses gravures sur bois. Il y a une période où il demeure à peu près impossible de classer les esprits dans des « cadres » qui n'avaient point encore la rigidité qu'ils affecteront plus tard.

L'histoire des origines du protestantisme lyonnais n'est point partie intégrante de notre sujet, mais les idées qui y donnèrent naissance influencèrent profondément ceux qui restèrent sincèrement catholiques. Les problèmes religieux se posèrent d'une manière toute nouvelle et la méthode pour les résoudre sera bien différente de celle en usage chez les maîtres du moyen âge. On en pourra juger en parcourant par exemple les ouvrages d'Erasmus qu'éditionnait alors notre Sébastien Gryphe. Peu à peu les événements politiques, la Ligue surtout, se chargèrent de séparer *le bon grain de*